

Sociologie de la civilisation moderne

(Fondation de la Ville de Paris)

M. Raymond ARON, membre de l'Institut

(Académie des Sciences morales et politiques), professeur

Mon enseignement a comporté cette année deux cours différents, l'un sur *Carl von Clausewitz*, l'autre sur la *critique de la pensée sociologique*, ce dernier continuation d'un cours de l'année précédente.

Le choix du thème *Carl von Clausewitz en son temps et aujourd'hui* qui a pu surprendre certains, s'explique par de multiples raisons. L'auteur du plus célèbre traité de la guerre est constamment cité, il est rarement lu, du moins lu comme il mérite de l'être, autrement dit intégralement. De plus, il a été lu exclusivement ou presque par des militaires qui ont mal saisi l'intention et la structure philosophique du traité. Or je souscris entièrement à un jugement, formulé en 1935 dans la *Revue de Métaphysique et Morale* par Benedetto Croce : « Il a fallu l'étroitesse et la pauvreté de la culture moyenne des philosophes, leur spécialisme inintelligent, le provincialisme, disons les choses comme elles sont, de leurs habitudes d'esprit pour expliquer leur indifférence, leur éloignement à l'égard de livres tel que celui de Clausewitz ». En étudiant la littérature consacrée à Clausewitz, j'en ai constaté l'extrême pauvreté en français et même en allemand. En français les trois petits livres de De la Barre Duparcq, Roques et Camon restent à la surface de la pensée et le meilleur texte, de très loin, est l'article publié dans la *Revue française de science politique* par Eric Weil. En allemand, les livres qui lui sont consacrés sont nombreux, ceux de W. M. Schering, de H. Rothfels, de E. Kessel et de W. Elze m'ont paru, pour l'histoire des idées ou pour l'interprétation philosophique de l'œuvre, les plus instructifs, sans qu'aucun d'eux satisfasse pleinement. En d'autres termes, l'étude de Clausewitz peut encore prétendre à l'originalité, elle ne se borne pas à présenter, sous une forme nouvelle, des commentaires déjà connus ou entendus, elle peut dégager la signification de l'homme et de son œuvre, en son temps et au nôtre.

En effet, et c'est peut-être la raison finale de notre choix, Clausewitz, pour la première fois au cours du siècle et demi écoulé depuis la publication de ses manuscrits bénéficie, dans le monde soviétique comme dans le monde occidental, d'une attention telle que son traité de la guerre connaît de nouvelles éditions, en Allemagne orientale et en Allemagne occidentale. Les Soviétiques et Allemands de l'Est discutent entre eux de la signification de son œuvre. Il y a dix ans un gros volume d'inédits a été publié par les soins de l'Académie des sciences de Bavière, un deuxième doit suivre l'année prochaine. J'ai pu me tenir en contact avec l'éditeur allemand des inédits, le professeur Werner Hahlweg, auquel j'exprime ici ma gratitude pour sa coopération. Enfin, aux Etats-Unis, *Princeton University Press* annonce la publication, pour la première fois dans le monde anglo-américain, des œuvres complètes de Clausewitz.

Pourquoi cet intérêt universel pour le théoricien prussien qui passait, au début du siècle, essentiellement pour le codificateur de la stratégie napoléonienne (bien que certains Français, Camon en particulier, lui aient reproché d'avoir méconnu l'essence de la stratégie napoléonienne). La raison essentielle me paraît la suivante ; Clausewitz a vécu la fin de l'ancien régime et la période des guerres de la Révolution et de l'Empire. Il a été frappé, comme la plupart de ses contemporains, par le contraste entre les conflits limités et les campagnes de manœuvre, caractéristiques du XVIII^e siècle, et les guerres presque illimitées que déclenchèrent la chute de la monarchie et la levée en masse ; des événements lui imposèrent donc ce qui fut le point de départ et demeura au centre de sa réflexion : le lien entre la chose militaire et la politique. Lien qui présente une double signification : il y a d'abord une corrélation, d'ordre sociologique, entre la politique (le régime, rapport entre gouvernés et gouvernants, principe de légitimité, etc.) et le mode d'organisation des armées ou la méthode de combat ; il y a une évidence praxéologique, la subordination de la conduite des opérations militaires aux intentions politiques. Le même mot *politique*, en français et en allemand, désigne les deux concepts anglais de *politics* et de *policy*, il en résulte certains risques de confusion qu'il convient de dissiper.

Cette relation guerre-politique, d'autres que Clausewitz l'ont plus ou moins clairement perçue, mais il lui donne une portée qu'aucun autre théoricien de son époque (Jomini) ou de la nôtre (Foch) ne lui a reconnue. C'est de là que sort la structure conceptuelle de son système. La guerre n'est qu'un instrument, un moyen en vue d'une fin : la relation moyen-fin devient ainsi, comme dans la sociologie actuelle de l'action, le schéma de la conduite stratégique et de la compréhension des conduites. Comme la guerre n'est qu'un instrument, la politique — les relations entre les Etats — ne s'arrête pas au cours des hostilités ; le chef d'Etat doit, en permanence,

imposer sa volonté au chef militaire. La guerre a une grammaire propre, non une logique propre. La subordination de l'instrument militaire à la volonté politique avait, aux yeux de Clausewitz, une importance telle que dans l'avertissement de 1827 il annonçait son projet de réviser le manuscrit inachevé en soulignant davantage encore cette idée, déjà présente à chaque instant dans le texte que nous possédons. De plus, le sens, objet de tant de débats, de la distinction des deux sortes de guerre — distinction qui devait également inspirer la révision que Clausewitz n'a pas eu le temps d'achever — me paraît se dégager du rapprochement avec la primauté de la politique.

Le cours s'est proposé quatre objets principaux : tout d'abord faire connaître les données biographiques et historiques qui aident à comprendre l'homme, le contexte social et moral dans lequel il s'est formé. Porte-enseigne à douze ans, durant la campagne de France de 1792, présent au siège de Mayence, il reste en garnison à Neu Ruppin de 1795 à 1800. Durant ces années, il s'instruit tout seul, par des lectures très étendues. Elève à l'Académie militaire de Berlin, en 1801-1802, il est remarqué par Scharnhorst qu'il admire et qu'il aime comme un père selon l'esprit. Scharnhorst fait nommer ce jeune officier de noblesse douteuse (qui ne sera définitivement reconnue qu'en 1827) aide de camp du prince Auguste de Prusse. Il fait avec ce dernier la campagne de 1806. Fait prisonnier à Prentzlau, il accompagne le Prince dans sa captivité en France d'où il écrit des lettres à sa fiancée Maria von Brühl sur la France et les Français, sur sa visite au Louvre et sur Madame de Staël à Coppet. A son retour de captivité, il travaille avec Scharnhorst à la réforme de l'armée prussienne. Farouchement hostile à l'empire napoléonien, il quitte en 1812 le service de son roi pour se mettre à la disposition du tsar. Il participe à la campagne de Russie et prend une part active à la convention de Tauroggen par laquelle le Général Yorck, commandant le corps prussien, se déclare neutre. Il obtient difficilement le pardon de son roi et ne joue qu'un rôle subordonné dans les campagnes de 1813, 1814 et 1815. A partir de 1820, il est le commandant administratif de l'Académie militaire, école de guerre où se forment les officiers prussiens, sans influence sur le contenu de l'enseignement. En 1830-31, il est nommé chef d'état-major de Gneisenau, son ami, commandant en chef de l'armée prussienne en observation à la frontière de la Pologne révoltée contre la domination russe. Il meurt du choléra, quelques semaines après son chef Gneisenau ; il meurt épuisé et presque désespéré, avec le sentiment de n'avoir pas accompli sa destinée, en dépit du grand amour de sa vie (Maria von Brühl).

De son vivant, il n'avait publié que trois courtes études, au reste anonymes. Un catalogue complet des archives, gardées par la famille, n'a jamais été

établi. Il est probable cependant que l'essentiel est ou sera connu. En dehors de son traité *Vom Kriege*, on peut distinguer cinq sortes d'écrits : 1) les lettres à sa femme et à des amis (Scharnhorst, Gneisenau) ; 2) des textes politiques et philosophiques divers (en particulier *Umtriebe*) ; 3) des textes d'action comme les fameuses professions de foi (*Bekanntnisse*) ; 4) des textes militaires qui complètent le traité (cours sur la petite guerre, résumé de l'enseignement donné au prince héritier) ; 5) des récits de campagne (en particulier celles de Frédéric II et de Napoléon).

Après cette introduction, je me suis efforcé de mettre en lumière la méthode philosophique de Clausewitz : au point de départ, le modèle le plus simple, celui du *duel*, qui suggère une première définition de la guerre, épreuve de volonté avec emploi de la violence physique. L'analyse de ce modèle conduit à la théorie de l'ascension aux extrêmes (*Steigerung bis zum äussersten*) et de la guerre absolue, conforme à son concept. En un deuxième moment, Clausewitz réintroduit les éléments principaux que le modèle a négligés : l'*espace* (un Etat n'est pas un lutteur, il a un territoire et une population) ; le *temps* (le sort d'une guerre, d'une bataille, moins encore d'un Etat ne se décide pas en un seul instant) ; l'asymétrie entre l'attaque et la défense, qui rend compte de la succession des opérations ; enfin la politique qui fixe la fin de la guerre elle-même et, en fonction de l'ensemble des circonstances, des intentions supposées de l'ennemi et des moyens disponibles, détermine le plan de la guerre, la mesure des efforts. Le premier chapitre, résumé de la philosophie du traité tout entier, aboutit à une deuxième définition de la guerre, étrange trinité de passions (le peuple), de la libre activité de l'âme (le chef de guerre) et de l'entendement (la politique, l'intelligence personnifiée de l'Etat). La plupart des obscurités du texte de Clausewitz disparaissent dès lors que l'on distingue les deux sens de la politique (*politics* et *policy*) et les deux définitions de la guerre (épreuve de volonté avec emploi de la violence ou bien étrange trinité).

Cette analyse éclaire la méthode : partir d'un modèle et se rapprocher progressivement de la réalité. Elle aide aussi à reconnaître l'influence philosophique qui s'est exercée sur lui. Il me paraît incontestable que Clausewitz a subi l'influence de Kant (directement ou indirectement) ou de Fichte à l'époque où sa pensée se formait. L'influence de Hegel, possible depuis 1820, n'apparaît guère à mon sens, dans le traité. En dernière analyse, d'ailleurs, il a une philosophie originale.

Après l'exposé de sa méthode et du cadre conceptuel, le cours a porté sur le problème d'interprétation le plus difficile et le plus important : que voulait dire Clausewitz lorsque, dans l'avertissement de 1827, il annonçait la révision du texte à la lumière de la distinction des deux sortes de guerre ? Après avoir passé en revue la controverse déclenchée par Delbrück, comparé

la distinction des deux stratégies (*Vernichtung* et *Erschöpfung*) proposée par ce dernier, passé en revue les arguments des divers auteurs, j'ai suggéré une thèse que j'espère démontrer prochainement. Il y a, dans le traité, implicitement, une distinction entre deux sortes de guerres selon que l'on vise à imposer ou dicter souverainement les conditions de la paix ou que l'on se contente d'une paix signée qui donne des avantages à l'un, coûte des sacrifices à l'autre mais ne résulte pas d'une décision radicale. Il ne peut y avoir deux sortes de guerre qu'en fonction de la finalité politique et celle-ci s'exprime dans les modalités du retour à la paix. La distinction des deux sortes de guerre aurait représenté la solution du problème fondamental que s'est posé Clausewitz.

Témoin à la fois des guerres et des armées d'ancien régime, des guerres et des armées révolutionnaires et napoléoniennes, il a voulu penser les rapports du concept et de l'histoire et il y est parvenu en poussant plus loin que les autres écrivains militaires, la conceptualisation d'une part, l'attention à la singularité historique de l'autre. Il a esquissé une typologie des stratégies selon l'objectif visé ; il manque une typologie des guerres qu'il était en voie d'élaborer quand il dut arrêter son travail.

Le cours prit ensuite pour objet les rapports entre attaque et défense. Ce théoricien de la bataille napoléonienne consacre à la défense le livre le plus long du traité, il y énumère les avantages militaires et politiques du parti sur la défensive, il en vient ainsi à l'armement du peuple (*Volksbewaffnung*), à la guerre populaire et à la tendance européenne à l'équilibre.

L'étude des rapports offensive-défensive a de multiples implications. Militairement, Clausewitz a toujours maintenu que la défensive était la forme la plus forte de la guerre. Il a justifié cette affirmation par des arguments tirés de son système conceptuel (espace-temps, politique). L'Etat qui se défend bénéficie normalement, au moins dans le système européen, de la sympathie et parfois du concours des alliés. L'envahisseur se trouve en pays étranger et au milieu d'un peuple hostile. Enfin, parmi les moyens de défense, Clausewitz consacre un chapitre à l'armement du peuple, à la guerre populaire, à la petite guerre, à ce que nous appelons guérilla.

Clausewitz a lu les livres sur les guerres de Vendée et d'Espagne, il a écrit lui-même un précis sur l'une et sur l'autre. Il avait contribué à l'organisation de la *Landwehr* et du *Landsturm*, il aurait voulu que la population allemande se soulevât contre les armées napoléoniennes. Il apparaît donc comme le premier écrivain militaire, conscient de la diversité des guerres et des modalités de guerres, désireux de les intégrer toutes dans un système unique. En ce sens, il fait figure de fondateur de la théorie moderne de la stratégie, théorie qui prend en compte à la fois la professionnalisation du métier militaire et la participation du peuple.

Ainsi s'explique la postérité de Clausewitz : d'abord l'état-major allemand qui s'est réclamé de lui et qui a mis en application la doctrine de la victoire d'anéantissement, inspirée par la stratégie napoléonienne ; ensuite Lénine, lecteur de Clausewitz, dont il a exactement saisi les idées directrices, la primauté de la politique, la subordination de l'instrument militaire ; même les doctrinaires de la guerre révolutionnaire peuvent le revendiquer pour maître ou pour ancêtre. Par sa méthode, il intéresse les spécialistes de la théorie des jeux ou de la praxéologie. J'ai suivi, dans la deuxième partie du cours, la postérité composite — fidèle ou infidèle — de l'ennemi-admirateur de Napoléon. J'ai esquissé aussi les modifications que les armes nucléaires imposent sinon à la théorie analytique, du moins aux implications pratiques, de Clausewitz.

Le deuxième cours, *critique de la pensée sociologique (II)* prolongeait jusqu'à la sociologie actuelle les réflexions qui avaient porté l'année précédente sur les sociologues des deux premières générations, les fondateurs, en particulier Marx, et les classiques, surtout Weber et Durkheim qui tout à la fois voulaient instaurer une discipline scientifique, positive, et apporter une contribution à la réforme sociale (Durkheim) ou à la clairvoyance de l'action (Weber).

J'ai pris pour point de départ la crise de la communauté sociologique, la contestation de la sociologie empirique par une fraction des sociologues de la jeune génération. Contestation qui reproche aux sociologues de n'être pas assez critiques de la société et qui fournit des arguments à ceux qui mettent en doute la scientificité de la sociologie puisque celle-ci semble osciller de gauche à droite avec les vents de l'histoire, mise en question par ceux-là même qui la pratiquent parce qu'elle justifie la réalité ou parce qu'elle ne la condamne pas avec assez de résolution.

Le cours a comporté les quatre parties suivantes : dans la première qui aurait pu avoir pour titre : *sociologie et crise sociale*, j'ai comparé l'attitude des sociologues engagés, au milieu du siècle dernier, Tocqueville et Marx, avec celle des sociologues professionnels et soi-disant scientifiques d'aujourd'hui. En particulier, j'ai rapproché les récits, interprétations, explications de la révolution de 1848 par Tocqueville et Marx des récits, interprétations et explications de la crise de 1968 par les sociologues français ou américains. Du même coup, j'ai pu montrer, sur un exemple, la signification propre et l'intérêt de l'histoire-récit par rapport à l'explication sociologique en même temps que la structuration du récit historique grâce à la conceptualisation sociologique.

Dans une deuxième partie, j'ai analysé les résultats d'une sociologie particulière, celle de l'éducation, afin de mettre en lumière la signification de

critique sociale que prennent certains résultats en raison de l'intervalle entre les idées dont se réclame la société et le fonctionnement des mécanismes sociaux. En même temps, cette signification de critique sociale conserve un caractère équivoque. La sociologie constate certains mécanismes, elle ne parvient pas à déterminer avec certitude les limites du possible. Jusqu'à quel point, dans quelle mesure une société parvient-elle à placer les enfants des diverses classes sur la même ligne de départ, dans la compétition sociale ? Nul ne peut le dire avec assurance. Nul ne peut même dire quels avantages et quels inconvénients comporterait cette extrême mobilité. Les limites du savoir, les limites de la connaissance du possible rendent intelligible les conflits d'opinion à l'intérieur de la communauté des sociologues, la critique de l'ordre établi par quelques-uns, la critique de la sociologie par les authentiques savants, mais aussi par ceux qui sont hostiles aux implications de faits indiscutables ou aux prises de position politiques des sociologues contestés. A cet égard, les sociologues d'aujourd'hui se retrouvent dans la situation de Durkheim au début du siècle.

En une troisième partie, je me suis interrogé sur la contribution de la sociologie à ce que l'on pourrait appeler le diagnostic historique. La sociologie empirique apporte à coup sûr des éléments de réponse à la question des causes de troubles universitaires. Suffit-elle à nous instruire sur la gravité des troubles sociaux et moraux ? A permettre le discernement entre le superficiel et le profond, l'épisode sans lendemain et la désagrégation d'une culture ?

En une quatrième partie, la plus étendue, je me suis demandé si la sociologie d'aujourd'hui disposait d'une théorie, au sens de paradigme ou de système conceptuel, acceptée par l'ensemble des sociologues. J'ai donc entrepris une analyse de la notion d'*homosociologicus* à partir de celle d'*homo æconomicus* et j'ai exposé et discuté avec quelque minutie la *théorie analytique* de Parsons. Je me suis efforcé de montrer l'erreur commise par Parsons en cherchant, pour la sociologie, une conceptualisation unique, valable pour tous les sociologues, comparable à la conceptualisation des économistes. En suivant l'itinéraire de Parsons, depuis *The structure of social action* jusqu'aux derniers livres dans lesquels s'esquisse une philosophie de l'histoire ou une étude comparative de toutes les sociétés connues, j'ai esquissé un chapitre de l'histoire de la sociologie contemporaine et, en même temps, dégagé quelques résultats de l'étude critique de la théorie (ou conceptualisation ou paradigme) sociologique.

La dernière version du parsonisme, celle qui comporte les quatre sous-systèmes, chacun d'eux avec un médium universel (pouvoir, monnaie, influence, engagement), tous situés les uns par rapport aux autres en une

structure, ne constitue qu'une construction artificielle. Les analogies entre les sous-systèmes semblent souvent plus subtiles ou ingénieuses que convaincantes. Le vocabulaire atteint à une complication telle que personne, en dehors de Parsons lui-même, ne peut l'utiliser. Bien loin de mettre à la disposition de la communauté sociologique un vocabulaire universel, il a prolongé la tradition des constructeurs du système, système à ce point formalisé que le contenu scientifique ou idéologique n'apparaît qu'en filigrane.

L'erreur a été probablement commise au point de départ. Il n'y a pas de conceptualisation sociologique, comparable à la conceptualisation économique (elle-même d'ailleurs résultat d'une simplification aujourd'hui remise en question). La conceptualisation sociologique se dégage, en chaque cas, de la problématique choisie. En dépit de conceptualisations différentes, les sociologues se comprennent les uns les autres. La réalité sociale présente une complexité, une équivoque que l'on ne peut supprimer qu'en occultant certains aspects du réel. Chaque science sociale particulière se résigne ou se résout à cette occultation. Mais la sociologie qui s'est formée comme discipline résiduelle, complémentaire et englobante, se refuse à cette occultation et se développe librement, par le dialogue des écoles, des conceptualisations, des problématiques, scientifique en certaines de ses démarches, en certains de ses résultats, proche des idéologies ou avec des implications idéologiques dès qu'elle se cristallise en un paradigme ou qu'elle lui attribue une valeur exclusive.

PUBLICATIONS

— *Etudes politiques* (Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines, Paris, 1972, 564 p. in 8°).

— *Comment l'historien écrit l'épistémologie : à propos du livre de Paul Veyne* (*Annales*, novembre-décembre 1971, p. 1319-1364).

MISSIONS

Oxford : *Romanes Lectures*, novembre 1971.

Participation au Colloque de Philosophie politique organisé par la City University of New York : *Reason, Passion and Power*. Communication sur *Passion and Reason in the thought of Clausewitz*, avril 1972.

Participation au Walter Prescott Webb International Symposium, University of Texas, 3-5 avril 1972. Communication : *Chances de paix, risques de guerre.*

Weizmann Institute, Israël ; Chaim Weizmann Memorial Lecture in Humanities : *The new international system and the Middle East*, avril 1972.

DISTINCTION

Doctorat *honoris causa* de l'Université hébraïque de Jérusalem, avril 1972.